

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS SHE PUBLISHING CO., LIMITED.

OFFICE: 525 rue de Charbon.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

OFFICE DES REVUES ANGLAIS DE DREXELER, VERNER ET ASSOCIÉS, ETC., QUI SOLICITE AU PRIX RÉDUIT LE SERVICE LA LIGNE, VOIR LE 3<sup>e</sup> AVRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 6 mars 1907.

Thermomètre de E. CLAUDEL, Opticien.

632 rue Canal, N. O., La.

Fahrenheit Centigrade

7 à midi... 70 21

Midi... 78 25

3 P. M... 78 25

6 P. M... 72 22

LA

Flotte Américaine.

Ainsi qu'on l'annonçait officiellement il y a quelques jours, les forces navales des Etats-Unis, c'est-à-dire les unités de combat de gros tonnage, cuirassées et croiseurs cuirassés, vont être réunies en une formidable flotte qui prendra le nom de flotte du Pacifique et sera placée sous le commandement temporaire du contre-amiral Willard H. Brownson.

Le département de la marine, annonce-t-on de Washington, vient de lancer des ordres secrets à cet effet, et il est très probable qu'à l'heure qu'il est la formation de la flotte du Pacifique est en voie d'exécution.

Il suffira de quelques semaines pour opérer le rassemblement des bâtiments dispersés un peu partout, aux Philippines, sur la côte américaine du Pacifique, dans le détroit de Puget, mais puisque l'opération est déjà commencée elle devra, logiquement, être complétée au commencement du printemps.

Dans les cercles officiels de Washington on déclare hautement que la formation de cette puissante flotte n'a pas été décidée à cause de la tension des relations entre les Etats-Unis et le Japon; mais ce qu'on sait, quoiqu'on ne le dise pas, c'est que lorsque le gouvernement aura ces forces navales sous la main il pourra discuter et traiter avec beaucoup plus d'autorité toutes les questions qui surgiront de l'exclusion des ouvriers japonais du territoire de l'Union Américaine, ou de l'exclusion des enfants japonais des écoles de San Francisco, car il est certain que cette dernière n'est pas définitivement réglée et qu'elle sera posée de nouveau sous une forme ou sous une autre.

Le peuple américain tout entier approuvera la mesure que vient de prendre le département de la marine. Elle avait d'ailleurs été réclamée lors de la protestation du gouvernement du Mikado contre la décision de la commission scolaire de San Francisco excluant les petits Japonais.

On comprendrait que le président Roosevelt et ses conseillers eussent répondu d'un autre ton aux Japonais s'ils avaient en

sous la main dans le Pacifique une flotte comme celle qui est en cours de formation.

Quelle puissance n'acquerrait pas cette flotte si le Canal de Panama était achevé, et combien doit-on regretter aujourd'hui le temps perdu en discussions stériles, en vaines jalousies.

Mais il est inutile de revenir sur le passé; le gouvernement de Washington cherche à tirer le meilleur parti possible des forces dont il dispose, et c'est tout ce qu'on peut lui demander.

En ce qui concerne l'achèvement du canal de Panama, un heureux changement vient d'être apporté dans le personnel qui en sera chargé.

Dans un temps très prochain, les ingénieurs civils aux discussions desquelles ont été les retards si onéreux dans l'exécution des travaux, seront remplacés par des officiers du génie. Et il n'est pas douteux que ces militaires disciplinés ne donnent ample satisfaction. Si les travaux leur avaient été confiés au début ils seraient probablement très avancés aujourd'hui.

Adieux diplomatiques.

Le marquis et la marquise de Reverseaux ont fait l'autre jour leurs adieux à la colonie française de Vienne. Ils ont reçu à l'ambassade, pendant l'après-midi, les Français qui résident dans la capitale autrichienne.

Interrogé par le rédacteur d'un journal hongrois, le marquis de Reverseaux a parlé avec émotion de son séjour à Vienne et des nombreux amis qu'il y laisse; notamment la princesse Pauline de Metternich, le comte Nigra, le prince Ourousoff, qui tous trois mélangent au charme spécial de la vie autrichienne un souvenir de Paris.

M. de Reverseaux a passé dix ans à Vienne. C'est, remarquait-il, une longue durée pour un ambassadeur, et surtout pour un ambassadeur français. Il faut remonter au règne de Napoléon III pour trouver un diplomate qui ait fait à Vienne un séjour à peu près égal: c'est le duc de Gramont (1861-1870.) Depuis lors, le marquis de Vogüé est resté quatre ans (1875-1879) et M. Degrain à peu près autant. D'autres se sont moins arrêtés encore au palais Lobkowitz, dont M. de Reverseaux aura été le dernier hôte puisque son successeur s'installera au palais que le gouvernement français a fait construire à Vienne.

Le journaliste hongrois a demandé à M. de Reverseaux quels étaient ses projets. L'ambassadeur a répondu qu'il passerait la moitié de l'année à Paris et l'autre moitié sur les bords de la Dordogne où sont les propriétés de la marquise de Reverseaux. Sans doute il écrira ses Mémoires.

Musée Napoléonien

Bien qu'on ne connaisse point encore tous les détails du testament de M. Ouiris, on a la conviction que le généreux donateur de la Malmaison n'y a point oublié le musée napoléonien qu'il avait offert à l'Etat.

Les ressources du budget des beaux arts et les dons récents de S. M. l'impératrice Eugénie avaient permis de reconstruire un certain nombre de salles du château. Mais M. Ouiris voyait avec peine la lenteur de ces travaux de reconstruction. Il est mort avant d'avoir pu assister à l'épa-

noisement complet de l'œuvre qu'il avait rêvée. Il s'en est fallu de peu d'ailleurs qu'il en eût le plaisir, car il ne reste plus à meubler que la salle du conseil, le salon de musique, la chambre et le cabinet de toilette de l'Empereur.

La chambre à coucher de Joséphine vient de recevoir les sièges que fit exécuter il y a quarante ans S. M. l'impératrice Eugénie par Euprich Robert, d'après les documents de tapisserie de l'ancienne Malmaison.

Le Garde-Meuble national s'occupe actuellement de reconstruire les autres pièces, encore dépourvues de mobilier et de décoration, et il est certain que cette reconstitution sera terminée, — surtout si, comme on le suppose, M. Ouiris a laissé quelque subvention, — dès le commencement de la saison prochaine.

L'inauguration définitive de la Malmaison aurait lieu, dans ce cas, cet été.

Pain de bois.

Un journal allemand, consacré à l'industrie du bois, le "Holz Zeitung", nous apprend que la fabrication du pain à l'aide de la sciure de bois serait réalisée.

A Berlin même, annonce-t-il, on a construit une usine qui, chaque jour, produit environ 500 quintaux de pain de bois, lequel se prépare en faisant subir à de la sciure fermentée diverses manipulations chimiques, après quoi, elle est mélangée avec un tiers de farine de seigle. On en forme une pâte que l'on pétrit, à la manière de la pâte de farine, et on soumet ensuite à la cuisson comme le pain ordinaire.

Jusqu'ici, ce pain ne sert guère qu'à nourrir les chevaux.

Alfred de Musset sculpteur.

On sait qu'Alfred de Musset faisait d'agréables dessins à la plume, mais on ignore généralement qu'il s'essaya aussi dans la sculpture sous la direction d'Auguste Barre.

Mme Adèle Colin, son ancienne gouvernante, a conservé une curieuse lettre du poète adressée à son professeur:

"J'ai ébauché une belle petite chatte. J'ai employé d'abord un couteur de cuisine, puis mes mains, puis vos petits bâtons (ébauchoirs). J'ai tout lieu de croire que ce sera admirable; mais dans ce moment-ci mon idéal a encore un torticolis et une fluxion. Venez donc voir ça.

"ALFRED DE MUSSET."

Mme Adèle Colin n'a pu malheureusement garder, parmi les reliques de Musset cette petite œuvre sculpturale.

La téléphotographie et le Roi Edouard.

On mande de Paris au "Berliner Tageblatt" que le professeur Korn de Munich, pendant son séjour à Paris, a expliqué le système de sa téléphotographie au Roi et à la Reine d'Angleterre. Cette séance expérimentale a eu lieu à l'hôtel de la comtesse de Grefulhe. Le Roi d'Angleterre a invité le savant allemand à venir montrer ses appareils à Londres.

Il est probable qu'un système de téléphotographie fonctionnera dès cet été à Londres et à Paris.

Autour d'une Chaire.

Nous permettra-t-on, à l'exemple des conférenciers, avant d'attaquer notre sujet, de féliciter les fidèles, dames et messieurs, de s'être rendus plus nombreux que jamais hier soir, autour de la chaire de la Cathédrale St-Louis?

Le P. Hage y poursuivit le cours de ses succès oratoires... et apostrophes à la série de ses conférences si brillantes, il en a ajouté une hier, deux fois remarquable, par son lyrisme et son réalisme.

En effet, il a dit des choses séduisantes par leur tournure, car on sait avec quelle virtuosité il joue de la parole; quelle couleur, quelle saveur il sait lui donner; quelle ampleur, quelle limpidité; mais aussi quelle causticité parfois.

Après avoir parlé de la Foi, aussi indispensable à la vie chrétienne, que sont des fondements, à tout édifice, des racines à l'arbre qui y voit sa sève pour produire feuille, fleur et fruit, tout cela dit dans le langage le plus simple, le plus imagé, l'éminent prédicateur s'est entretenu de l'Eglise, épouse du Christ.

L'Eglise catholique, dit la science qui traite de Dieu, est la société des fidèles qui participent aux mêmes sacrements; elle a été fondée par Jésus Christ son maître, et ceux qui s'en réclament doivent reconnaître, respecter son autorité et se soumettre à ses lois.

A l'appui de sa thèse, le P. Hage a donné d'irréfutables raisons pour que toute vie chrétienne soit conforme aux enseignements de cette Mère soucieuse du bonheur de ses enfants, terrestre et éternel; jalouse de leur honneur.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire les expressions telles qu'elles sont tombées des lèvres du conférencier, et nous bornons à retracer, bien qu'incomplètement, les grandes lignes de l'éloquent et convainquant discours.

On se plait à dire que notre Foi n'est plus aussi ardente que celle de nos pères. C'est parce que chacun comprend la religion à la façon qu'il lui plaît, observant, des commandements de l'Eglise, ceux qui ne contraignent en rien ses caprices, son *modus vivendi*, et dédaignant les autres.

Ici, le P. Hage s'écartant un peu de sa solennité habituelle, a décoché quelques flèches à ces mondaines, à ces mondains dont les estomacs de fer et les jarrets d'acier ne se fatiguent pas à des manœuvres copieuses, immo-

dérées, à des exercices chorégraphiques, mais éprouveraient des faiblesses, frissant la syncope, s'ils jurent, s'ils fréquentaient les lieux saints en ce temps d'austérité, de pénitence.

Gageons que sur plus d'une levée s'est promené un sourire quand le pieux missionnaire a signalé les petites imperfections de notre nature.

Mais le P. Hage ne prêchait pas l'intolérance, le fanatisme; il sait qu'ils germent dans les âmes qui, par l'austérité prétentieuse de leur vertu, se placent au-dessus des faiblesses de l'humanité.

Mort du juge Bleckley.

Atlanta, Gé., 6 mars.—Le juge Logan E. Bleckley, qui fut deux fois juge de la cour suprême de la Géorgie, est mort à sa résidence de Clarksville, Gé., ce matin, à l'âge de 79 ans, de la maladie de Bright dont il était atteint depuis bien des mois.

Les restes seront transportés à Atlanta et seront exposés au Capitole demain. Les derniers arrangements n'ont pas été faits pour les obsèques, mais on suppose qu'elles auront lieu demain après-midi.

L'anniversaire de Wagner

On écrit de Venise que Mme la princesse Edmond de Polignac assure à la musique municipale "banda comunale" une subvention annuelle de 400 lire, à charge de donner tous les ans un concert en l'honneur de Richard Wagner, le 13 février, date de la mort du maître.

Cette année, le mauvais temps a retardé d'un jour cette pieuse cérémonie. Le concert commémoratif, n'ayant pu avoir lieu le 13, a été donné le lendemain dans la cour du "Fondaco dei Turchi", situé sur le Grand canal, en face du palais Vendramin, où s'éteignit le grand compositeur. Le programme était ainsi composé: Marche funèbre de la "Götterdämmerung"; préludes de "Lohengrin" et des "Maîtres Chanteurs"; divers morceaux de la "Walküre", de "Parsifal" et de "Tannhäuser". Un grand nombre de Vénitiens et surtout d'étrangers assistaient au concert que dirigea M. Calascione.

Les combats de coqs à Cuba.

Washington, 6 mars.—Une des questions que l'on agitera à l'arrivée du secrétaire Taft à Cuba, d'ici quelques semaines, est celle de l'abrogation du décret du gouverneur général Wood interdisant les combats de coqs à Cuba.

La majorité des Cubains réclame le droit de faire battre leurs coqs, comme ils l'ont fait pendant des années et même depuis l'application du décret Wood, bien que ce sport ait maintenant lieu clandestinement.

C'est à la suite de l'arrestation de Cubains marqués parmi lesquels se trouvait au moins un candidat à la présidence, que le gouverneur Magoun a promis de prendre en considération les pétitions demandant l'abrogation du décret.

Presque tous les planteurs favorisent les combats de coqs, à l'occasion, suivant les rapports de ceux qui ont récemment séjourné à Cuba.

Lorsque le sport était permis, l'ouvrier cubain travaillait quatre jours par semaine pour supporter sa famille, mettant de côté le salaire d'un autre jour pour la loterie et se remettait à l'œuvre le sixième jour pour obtenir les fonds qu'il lui fallait pour parier sur son coq favori dans l'arène.

Maintenant que la loterie et les combats de coqs sont interdits, les ouvriers et les travailleurs sur les fermes n'ayant plus de motifs pour continuer le travail se reposent pendant les deux derniers jours de la semaine. L'industrie et la production de l'île se ressentent considérablement, paraît-il, de cet état de choses qui leur est très nuisible.

La vengeance d'un mari.

Indianapolis, Ind., 6 mars.—Mme Schwomeyer et son amant, William Gill, ont été tous deux tués par M. Fred Schwomeyer, le mari, qui rentra subitement chez lui à Ran Davis a trouvé les deux coupables dans les bras l'un de l'autre.

Les deux hommes étaient amis intimes depuis nombre d'années. Schwomeyer était parti pour Indianapolis, mais ayant manqué son train il rentra à la maison. En poussant la porte il eut la surprise de voir sa femme dans les bras de son ami. Sans perdre une seconde il fit feu de son revolver sur les coupables qui bientôt tombaient raides sur le plancher. Gill a été frappé de cinq balles; la femme d'une.

Le procès Thaw.

Suite de la 1ère page.

"Il me dit que ses chagrins lui étaient causés par des actes qu'un individu pervers avait commis à New York. Il me déclara que sa vie était brisée et qu'il ne pourrait plus être un homme heureux. C'est tout ce que je pus tirer de lui pendant une semaine.

Pendant cette émotionnante déposition Mme Thaw paraît profondément abattue et semble par instants prête à défaillir. Ses lèvres tremblent et souvent elle se couvre la bouche d'un mouchoir comme pour étouffer ses sanglots. Cet abatement cependant dure peu et la vaillante mère après un effort apparent semble complètement prendre le dessus et continue sa déposition d'une voix plus ferme.

"Harry semblait absorbé comme s'il avait à résoudre un grave problème.

"La semaine avant Thanksgiving je commençai à comprendre, je ne savais pas le nom de la jeune fille, je ne le demandai pas, je ne voulais pas le connaître, mais je sus cependant qu'une jeune fille était mêlée à sa vie. Il m'avait parlé d'un homme pervers à New York. Ce ne fut que plus tard que j'appris que cet homme avait déshonoré une jeune fille."

Mme Thaw rapporte ensuite les efforts qu'elle fit pour détourner l'esprit de son fils de cette femme, mais inutilement.

"Quand avez-vous appris pour la première fois le nom de cette jeune femme?" demande M. Delmas.

"Je ne m'en souviens pas exactement; je crois que c'était au printemps 1904.

"Harry me dit le nom de la jeune fille, et m'annonça qu'elle avait habité Pittsburg ou Allegheny et qu'elle s'était rendue à New York avec sa mère où, comme nous le savions tous, elle allait pour des artistes. Il m'annonça aussi qu'on l'avait persuadée à se lancer dans la carrière théâtrale, ce qui était très mauvais pour elle."

"A son retour à Pittsburg en 1904, vous a-t-il parlé de cette jeune fille?"

"Il y avait eu un affreux scandale, ou tout au moins on en fit un scandale. Je me souviens d'avoir exprimé ma désapprobation de son retour sur le même navire avec cette jeune fille. Il m'expliqua tout. Il voulait absolument l'épouser."

"Jusqu'ici vous ne nous avez pas parlé de ses projets matrimoniaux," interromp M. Delmas.

"J'aurai sans doute oublié de le faire," répond Mme Thaw. "Il m'annonça en novembre 1903 qu'il voulait l'épouser mais qu'il avait été trompé."

"Au mois de février 1903, Harry et sa mère firent un voyage au sud des Etats-Unis; à leur retour à Pittsburg Harry demanda à sa mère de l'accompagner à New York où il voulait lui présenter la jeune fille. Ce voyage eut lieu en mars.

"Le mariage alors en discussion avait-il finalement reçu votre approbation?" demande M. Delmas.

"Oui. Mon consentement n'était pas nécessaire, je le donnai cependant.

M. Jerome demande au témoin de faire le récit entier de la conversation qu'elle eut à cette occasion avec son fils.

"Après ma rencontre avec la jeune femme nous rentrâmes à l'hôtel où Harry me demanda si je mettrai objection à son mariage avec elle. Je lui dis que mon consentement n'était pas nécessaire. Il me répondit qu'il ne ferait rien contre ma volonté.

"Je lui dis alors que j'étais parfaitement consentante. Plus tard je posai cependant une condition — non pour empêcher le mariage — je dis à Harry que s'il épousait cette jeune fille et venait vivre avec elle dans ma maison son passé devait rester fermé comme un livre — son passé à New York."

Mme Thaw rapporte ensuite les conversations qu'elle eut avec son fils en 1903 et au printemps de 1904 avant le départ d'Harry pour l'Europe. La déposition terminée M. Jerome commence immédiatement le contre-interrogatoire.

Ent'autres questions il pose à Mme Thaw celle-ci:

"Votre fils vous a-t-il jamais entretenu de ses relations avec Evelyn avant leur mariage?"

"Non, il ne m'en a jamais parlé."

A 4:20 heures le contre-interrogatoire prend fin. Mme Thaw demande d'être autorisée à faire une déclaration sur l'héritage, mais M. Delmas ne lui permet pas.

Sitôt que Mme Thaw s'est retirée M. Delmas annonce que la défense n'a plus à présenter que deux témoins — des experts.

L'audience est levée à 4 h. 27 et ne sera reprise que vendredi matin. Demain la Cour ne siégera pas par suite d'un décès survenu dans la famille du juge Fitzgerald.

THEATRES.

ORPHEUM.

Les divers numéros du programme de vaudeville qu'offre l'Orpheum, de genres différents mais également intéressants et amusants, sont applaudis par des salles comblées deux fois par jour.

Le programme de la semaine prochaine est préparé avec soin, et il contiendra d'agréables surprises pour le public.

TULANE.

William H. Crane, Miss Eliza Jeffreys et les autres artistes du Tulane sont applaudis avec enthousiasme pour le talent admirable avec lequel ils interprètent la délicieuse vieille comédie anglaise qui a pour titre "She Stoops to Conquer".

La semaine prochaine ce théâtre donne une des plus célèbres comédies modernes: "Man and Superman", avec Robert Lorraine dans le rôle principal.

CRESCENT.

Aucune des comédies musicales offertes à notre public en ces derniers temps n'est aussi amusante que "Painting the Town", qui tient l'affiche au Crescent cette semaine. Il y a matinée aujourd'hui et samedi, et il y aura foule comme à toutes les représentations depuis dimanche soir.

LYRIC.

C'est un beau et grand succès que remportent les artistes de la troupe Brown-Baker au Lyric dans le chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas Fils, "Camille". James Durkin fait preuve d'un grand talent dans le rôle d'Armand.

Une pièce sensationnelle est donnée la semaine prochaine. Elle a pour titre "The Great Roof Garden Tragedy".

Feuilleton

DE

Abéille de la N. O.

No. 63 Commencé le 23 déc. 1906.

L'ENFANT

DE LA

DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

DEUXIEME PARTIE

X

LE PASSE.

(Suite.)

amertume, qu'il aurait suffi d'un peu d'ordre, de bonne volonté, pour en faire la base d'une honnête fortune. C'avait été mon premier rêve d'homme, car, dans la vie, il ne peut pas y avoir de l'amour. Chacun essaie de faire son existence, sa carrière; moi, tout petit, j'avais été placé dans cette maison par mon père, qui était comptable et caissier dans le voisinage, et qui avait cette ambition pour moi, que je deviens un chef, un patron. Il n'ambitionnait pas des choses extraordinaires... non... simplement que je continuasse sa famille, en gravissant un nouvel échelon de l'ordre social...

—L'ambition de ma pauvre mère, aussi!... balbutia Jacqueline.

—Cela est si naturel aux petits travailleurs comme nous!... En me privant de tout dans ma jeunesse, en économisant son aïe, j'étais arrivé à me créer un petit capital, et je me trouvais en mesure d'acheter cette maison, au moment où la patronne précédente allait vendre; si j'avais épousé une brave travailleuse comme vous, une ouvrière parisienne, une de ces bonnes petites femmes qui valent toutes les dots, j'aurais certainement eu l'existence la plus heureuse, la plus calme... avec des enfants, à qui je me serais efforcé de faire encore gravir un échelon; car il y en a et il y en aura toujours, malgré toutes les révolutions so-

ciales.

"Mais cette Anglaise, dont j'ignorais tout, était entrée dans la maison; et aussitôt je n'avais plus vu qu'elle... Je l'ai aimée, ma petite Jacqueline!... Vous ne vous figurez pas à quel point un bonnetier gargon peut être victime d'une coquine!... A peine son mari, j'avais deviné... je vous parle comme à une femme, plaquez vous savez déjà tant de choses..."

—Où... hélas!... —J'avais deviné que sa vie à elle... avait commencé avant moi... Et cependant, comme elle se montrait si affectueuse, si gentille, si chatoyante, je lui avais pardonné... sans même le lui dire!...

—Je sais... murmura Jacqueline.

—Comment?... Comment pourriez-vous savoir cela?... —Jamais à personne!...

—J'ai entendu... un jour... malgré moi... J'ai distingué une foule de choses, le jour où elle revenait d'Angleterre et où vous avez en avec elle cette terrible explication; je ne comprendrais pas bien tout... et même toutes vos paroles ne m'arrivaient pas, dans le récit où je m'étais réfugiée pour ne pas vous entendre... car j'avais honte... et je souffrais de cette indiscretion commise malgré moi...

—Aujourd'hui, je ne comprends que trop; et je comprends surtout pourquoi je vous aimais tant déjà... C'est que vous aviez exactement l'âme de ma mère!

Ils se turent un bon moment et avant de continuer, Roger Verneuil reprit les deux mains de sa petite amie.

—Nous étions donc faits pour nous retrouver, pour traverser ensemble ce monde de méchanceté, de tromperie!... Et puis, que vous avez à demi entendue alors la pénible confidence que j'allais vous faire, vous pouvez vous figurer ce qu'était ma vie auprès de cette femme!... Ah! pourquoi de telles créatures se marient-elles! Pourquoi s'emparer d'une vie, pour s'en dégarer au bout de quelques mois!... Elle savait bien qu'elle ne pourrait jamais être une véritable épouse!... Tandis que je m'acharnais au travail, à la sage administration de nos pauvres sous, à l'économie des moindres choses, elle volait notre argent... c'est-à-dire l'argent dû à nos fournisseurs, car l'argent d'un commerçant n'est que momentanément à lui... et elle le dépensait!... A quoi et avec qui?... Jacqueline courba la tête.

Roger poursuivait.

—Au milieu de ce désordre moral et matériel, qui était son état favori, elle avait des retours de tendresse... des abandons où je me représentais à espérer... et je ne m'expliquais jamais pourquoi, après la dure explication que nous avions eue, elle s'était

refaite soudain si douce, si obéissante... semblait vouloir recommencer à travailler avec moi... J'étais malade alors... en danger de mort... Elle me soigna, elle me redonna un peu de ciel... jusqu'à la nuit maudite où éclata le drame que vous ne connaissez pas, que personne n'a jamais connu.

"Donc, un soir où justement j'allais vous me remettre au travail, je me sentis particulièrement lourd... La petite en quête à laquelle je me livrai par la suite, il ressortit qu'elle m'avait fait prendre de l'opium; et sans doute aurais-je dormi sans un arrêt jusqu'au lendemain, si, vers une heure du matin, on n'avait violemment frappé à la porte de la boutique... Je me réveillai en sursaut alors, je la cherchai machinalement auprès de moi... et je m'imaginai d'abord, tout naïvement, qu'elle avait été obligée de sortir... qu'elle avait oublié sa clef... qu'elle m'appelaient... Je me rendis en chancelant dans le magasin... et la porte ouverte, je n'aperçus personne; mais une lettre était à mes pieds... Oh! l'abominable lettre anonyme, où on me dévoilait que ma femme était auprès d'un amant... On ne le nommait pas, on se contentait de m'indiquer la rue... la maison... le numéro... la personne... Quel misérable avait fait cela?... Quel jaloux?... J'ai en un soupçon par la suite, mais c'était à abo-

minable que je me demande encore c'est bien là l'explication.

"Bref, je partis... Ma femme était bien auprès d'un homme... dans un des beaux hôtels de Paris... Et si j'avais eu toute mon énergie, je les aurais peut-être tous les deux... Mais... j'étais encore si faible!... Et puis, en y réfléchissant, était-il responsable, cet homme, si j'avais pour femme une gredine comme celle-ci, qui avait disparu aussitôt après avoir reconstruit cette malheureuse à la porte de sa grille... Je m'étais, tout titubant, à la poursuite de ma femme, n'ayant plus le courage déjà, ni même le désir de la frapper... mais plutôt le besoin ardent, d'avoir d'elle la vérité, enfin!... car, la veille encore, elle me parlait si gentiment... amoureuxment..."

"Mais à peine l'avais-je rejointe, qu'un individu bondissait d'une voiture qui descendait le boulevard Haussmann, se jetait entre nous comme un héros de roman... m'écartait avec une telle violence que j'allai chavirer contre un mur... et il levait ma femme comme si elle avait été en danger avec moi... Et je ne l'ai plus revue, jamais!..."

"Et ce n'est que quelques mois plus tard, en fouillant dans ses tiroirs, dans les poches de ses robes, que j'ai trouvé le nom de celui qui me l'avait volée définitivement... qui nous avait

joint cette comédie de surgir entre nous comme un inconnu, alors que sûrement il était devenu bien longtemps son amant!

—Hélas! murmura Jacqueline, presque en elle-même.

—Et si j'ai, comme vous le dites, quelque ressemblance avec votre maman, quelle ressemblance il devait y avoir entre ces deux êtres, qui ne se sont peut-être jamais quittés!...

Jacqueline, qui avait relevé son regard tout humide vers Roger Verneuil, le baigna de nouveau.

Elle disait tout ce qu'elle savait, elle avait, tout à l'heure; mais c'était à ce malheureux qu'elle s'intéressait par-dessus tout en ce moment.

—Ensuite, mon bon ami? —Ensuite... ah!... ce fut le désastre... la ruine dans toute sa noirceur... un homme malade, sans argent, sur qui tout tombe à la fois... car il fallait un bon émissaire à nos créanciers, et si quelques-uns admettaient que j'eusse été une victime, il y en avait qui prétendaient me considérer comme responsable et s'acharnaient sur moi comme sur le pire des gredins.

"Tel ce M. Dalaurier!... le type le plus banal, et peut-être le plus effroyable de l'égoïsme, qui, dans ses affaires, dans sa famille, est l'homme impeccable par excellence... qui se fait respectueusement